

envahir le Canada. Dearborn, une fois maître de la région qui est entre les rivières Chambly, Châteauguay et la contrée de Laprairie, attendrait ses collègues pour entrer à Montréal, si toutefois il n'y pénétrait pas du premier coup. Ce plan, renversé par nos troupes, fut repris en 1813 sans plus de résultat. On criait dans les armées américaines : Montréal ! Montréal ! comme les Français criaient en 1870 : Berlin ! Berlin !

Salaberry entraînant sa petite bande, s'approcha de la frontière, et Dearborn, avec ses cinq mille soldats, ne vit jamais l'île aux Noix, malgré plusieurs semaines d'efforts pour y arriver. Nos gens comptaient les ponts, embarrassaient la route en abattant des arbres, tiraient cent coups de fusil lorsque les piquets américains s'avançaient, disparaissaient comme des météores et laissaient derrière eux, dans un coin du bois, des sauvages bariolés de couleurs vives, de vrais apparitions de théâtre à moitié nus et hurlant les cris de l'enfer. C'en était trop pour des troupes si peu accoutumées à ce régime étrange. Dearborn s'en retourna, convaincu qu'il y avait un corps d'armée imposant derrière ces inconcevables tireurs. Montréal échappa au danger, car même en tenant compte de l'impossibilité où se trouvaient les deux autres armées américaines de participer à la prise de cette ville, une fois Dearborn, établi sur l'île de Montréal, rien ne les eut empêché d'y parvenir en suivant la route du Saint-Laurent et cela n'eût pas manqué si l'on songe que les nouvelles de Napoléon le représentaient vainqueur en Russie, menaçant plus que jamais l'Angleterre et par conséquent nous enlevant le dernier espoir d'aucun secours.

Durant l'hiver on apprit les désastres de la retraite de Moscou. Au cas où la guerre se terminerait en Europe les régiments anglais surviendraient en Canada et alors plus moyen de nous tenir tête.